

# Les arts du cirque en EPS

Marie-Carmen Garcia, université Lumière-Lyon 2, Groupe de recherche sur la socialisation (GRS)



« ... Parce que faire faire de la danse à nos élèves, ce n'est même pas la peine ». Cette réponse d'un enseignant d'EPS auquel nous demandions pourquoi il enseignait les arts du cirque s'appuie sur l'idée que, dans certains établissements, programmer de la danse est plus difficile qu'ailleurs et qu'une pratique comme le cirque peut être « mieux adaptée » à certaines populations. En effet, l'art chorégraphique est considéré par nombre de professeurs exerçant dans des ZEP comme trop « féminin » et « scolaire » pour être proposé sans encourir des incidents disciplinaires provoqués par les garçons les plus proches de la « culture de rue » (normes et valeurs de virilité, goût du risque et du défi...). Or, les cours d'éducation physique et sportive doivent comporter des enseignements de pratiques artistiques.

Pour répondre à cette obligation, certains enseignants se tournent depuis quelques années vers le « nouveau cirque » (appelé aussi « cirque contemporain », « cirque d'art » ou « cirque de création »), forme artistique intégrant prouesse et virtuosité physiques dans des spectacles inspirés du théâtre et de la danse. L'enseignement des pratiques circassiennes attire principalement des professeurs exerçant dans des collèges de quartiers populaires. En effet, faisant appel à la fois à la performance physique – considérée comme étant plutôt du goût des garçons – et à la création artistique – pensée comme proche plutôt du goût des filles –, le cirque revêt une image de « mixité ». De plus, son caractère ludique serait à même, selon les enseignants, de lever les résistances de certains élèves, des jeunes hommes surtout, envers les normes scolaires.

La convocation du cirque à l'école émane ainsi de la conjugaison de représentations différentielles des sexes et des connotations « genrées » des pratiques avec des théories implicites du handicap socioculturel (qui prennent appui sur des représentations déficitaires des élèves et de leur milieu familial). Dit autrement, le cirque permettrait aux garçons éloignés de la forme scolaire de s'engager dans une démarche créative ou expressive.

Ces constats nous ont portés à nous intéresser à l'effet des positions scolaires sur les modes d'apprentissage du cirque à l'intérieur d'une population relativement homogène sous le rapport de l'origine sociale (les élèves d'établissements situés dans des quartiers populaires). De manière centrale, nous avons volontiers les filles aux acrobaties au sol, les garçons aux équilibres ; les deux sexes partageant un certain goût pour le jonglage. Mais, au-delà des modalités sexuellement différenciées d'apprentissage du cirque, on constate que l'intérêt masculin pour la scénographie et l'ordonnement des mouvements (avec des visées esthétiques) est relativement important (en comparaison avec ce qui se passe dans l'apprentissage de la danse) lorsqu'on a affaire à des élèves en réussite scolaire. En revanche, il est quasiment inexistant pour les garçons liés à la « culture de rue ».

Nos analyses montrent en effet que l'association entre prouesse physique et démarche artistique dans le cirque, remarquée par certains enseignants d'EPS, ne favorise guère la « mixité » ou les apprentissages artistiques

de jeunes hommes distancés de la culture scolaire. Elle favorise plutôt l'activation de dispositions esthétiques inédites (scénographie, « expressivité », mise en scène...) chez des garçons de milieux populaires dont les socialisations sociales-sexuées les portent à adopter des conduites sociales (pratiques culturelles, sportives...) et des goûts culturels en accord avec les normes et valeurs scolaires.

Le cirque à l'école apparaît ainsi comme une forme culturelle en congruence forte avec certaines socialisations masculines en milieu populaire : celles de garçons en réussite scolaire. Plus largement, les analyses effectuées mettent en lumière de sensibles variations physiques et artistiques liées à des modalités de production des identités sexuées (dans le processus de socialisation) différentes au sein d'un même milieu social.

Les arts du cirque, moins scolaires (autrement dit dont l'enseignement est moins intensément et durablement travaillé par la didactique et la pédagogie) que la danse proposée à l'école, se présentent de manière singulière comme une pratique physique artistique en congruence avec les dispositions physiques et les appétences culturelles de garçons de milieux populaires « bien disposés » socialement à l'égard du travail scolaire. Pour eux, les arts du cirque représentent, dans bien des cas, la première rencontre « intéressante » avec les arts vivants. ■

L'opération de recherche dont est issu ce texte avait pour objet d'analyser les « effets » sur la mixité de l'enseignement du cirque en EPS. Les matériaux d'analyse sont constitués de 32 entretiens avec des acteurs institutionnels, enseignants et élèves ; 66 questionnaires visant à connaître les propriétés (âge, sexe, trajectoire scolaire, milieu d'origine) et certaines pratiques sociales (sportives, artistiques, culturelles) de collégiens inscrits dans des ateliers de pratiques artistiques « cirque » et 129 questionnaires administrés à des lycéens (enquête réalisée avec Cécile Vigneron). À ces données s'ajoutent quatre enquêtes sociographiques menées dans des établissements scolaires (dont une effectuée par Guillaume Jaubert) et des observations régulières de cours de cirque.

En 2005-2006, la très grande majorité des ateliers artistiques (partenariat DRAC et rectorat) de cirque de l'académie de Lyon étaient ouverts dans des établissements classés en ZEP. 31,8 % des élèves inscrits étaient des garçons. L'ensemble des élèves des ateliers (filles et garçons) provenait majoritairement de milieux populaires et de « classes intermédiaires » (40 % des élèves avaient un père ouvrier ou employé et la mère de 54 % d'entre eux était employée ou ouvrière. 19,7 % des pères de ces élèves appartenaient aux « professions intermédiaires » et c'était le cas pour 18,2 % des mères). En outre, 86 % de ces élèves n'avaient jamais redoublé.